

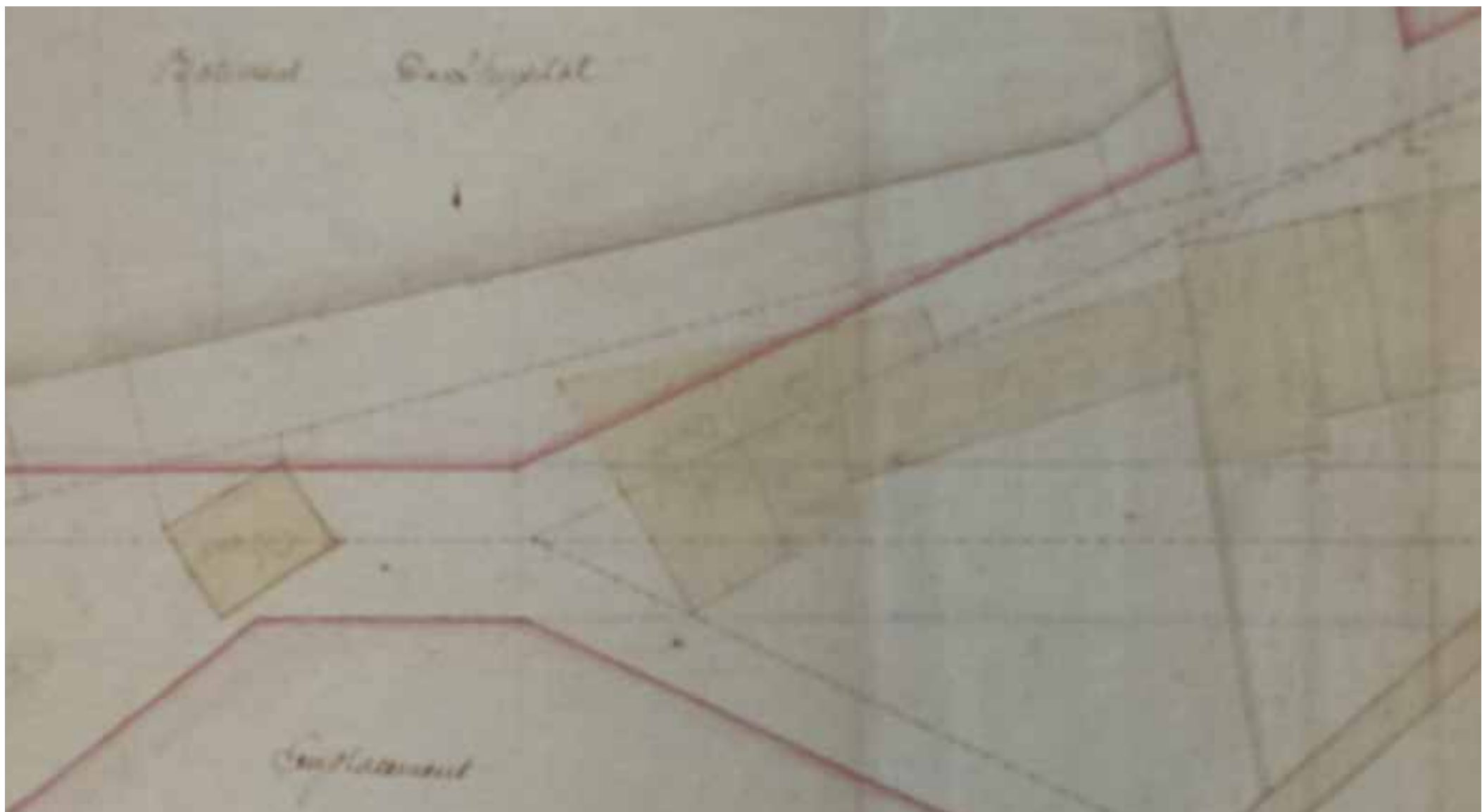
L'Histoire, DES HÔPITAUX DE LIBOURNE

par Céline Ponthier-Sellier, auteure de « L'histoire des établissements hospitaliers de Libourne »

Le tout premier hôpital médiéval, l'hôpital saint James (1406-1835)

*A l’origine, au XIIIe siècle, des établissements hospitaliers de Libourne étaient au nombre de deux, sous deux patronymes différents : l’hôpital Saint James (ou Saint Jacques), et l’hôpital Saint Julien. Leur véritable histoire connue par les archives commence en 1406 : les hôpitaux St James et St Julien de Libourne furent réunis à cette date par l’archevêque de Bordeaux pour n’en faire plus qu’un. L’hôpital Saint James, construit près de l’ancienne porte de St Emilion, était destiné dans un premier temps à recevoir les pèlerins qui se rendaient en pèlerinage à St Jacques de Compostelle ; les pèlerins les moins fortunés venant de l’hôpital de Blaye essayaient de passer à gué la Dordogne (pour éviter les droits de péage en barque) en amont de Castillon. De nombreux hôpitaux se trouvent sur leur route : Fronsac, Libourne, Pomerol, Saint Emilion, Castillon, puis une fois la Dordogne traversée, La Sauve Majeure, Saint Macaire, La Réole ou Bazas dans l’Entre deux mers Quant à l’hôpital de Saint Julien, situé lui aussi près des remparts, dans l’actuelle rue des Docteurs Moyzès, il recevait des marins étrangers, et l’on suppose qu’il était le descendant d’un hôpital des Lépreux qui aurait existé à Libourne avant même la fondation de la bastide selon des sources littéraires du XIXe siècle ; malheureusement aucune trace dans les archives n’a été conservée. Ces deux hôpitaux furent donc édifiés pour soulager les maux de quelques « miséreux » et pour accueillir les pèlerins, donc ce furent des hôpitaux de charité, appelés également Hôtel-Dieu . Ces deux établissements furent réunis en 1406 à cause de « leurs facultés propres » qui « ne sont pas suffisantes » et parce qu’ils étaient « dans le panchant d’une future ruine ».

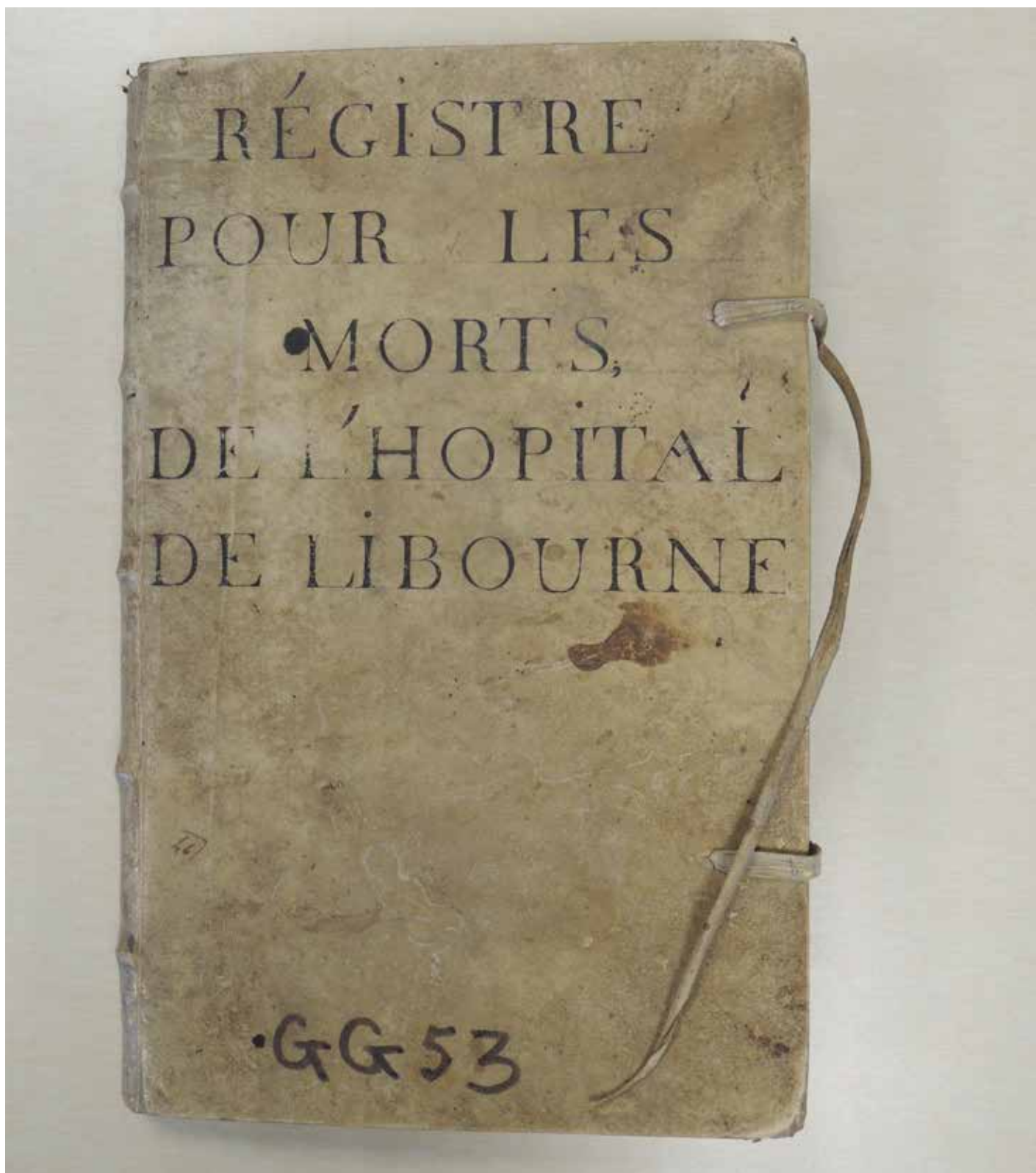
La ruine des hôpitaux était la même sur tout le territoire, mais encore plus accentuée sur les lieux de conflits de la Guerre de Cent ans, et notamment en Aquitaine. Le fait que les deux établissements libournais soient construits à l’intérieur des remparts, permit de les placer cependant à l’abri des attaques des brigands ou des troupes. Le patronyme de St Julien disparaît au fil des siècles pour ne laisser place au XVIIe siècle qu’à celui de Saint James.



plan original des travaux de redressement des rues de Libourne, fin XVIIIe siècle, AML*

*La reconquête catholique entreprise au XVIIe siècle dans tout le royaume, amena le pouvoir politique à instituer un certain ordre moral dans les hôpitaux : ces derniers, d’institutions charitables et de secours, se transformèrent alors en des lieux où l’on se mit à soigner les esprits en plus des corps. L’hôpital devint un lieu de salut, où si l’on y venait à mourir, l’âme serait sauvée.

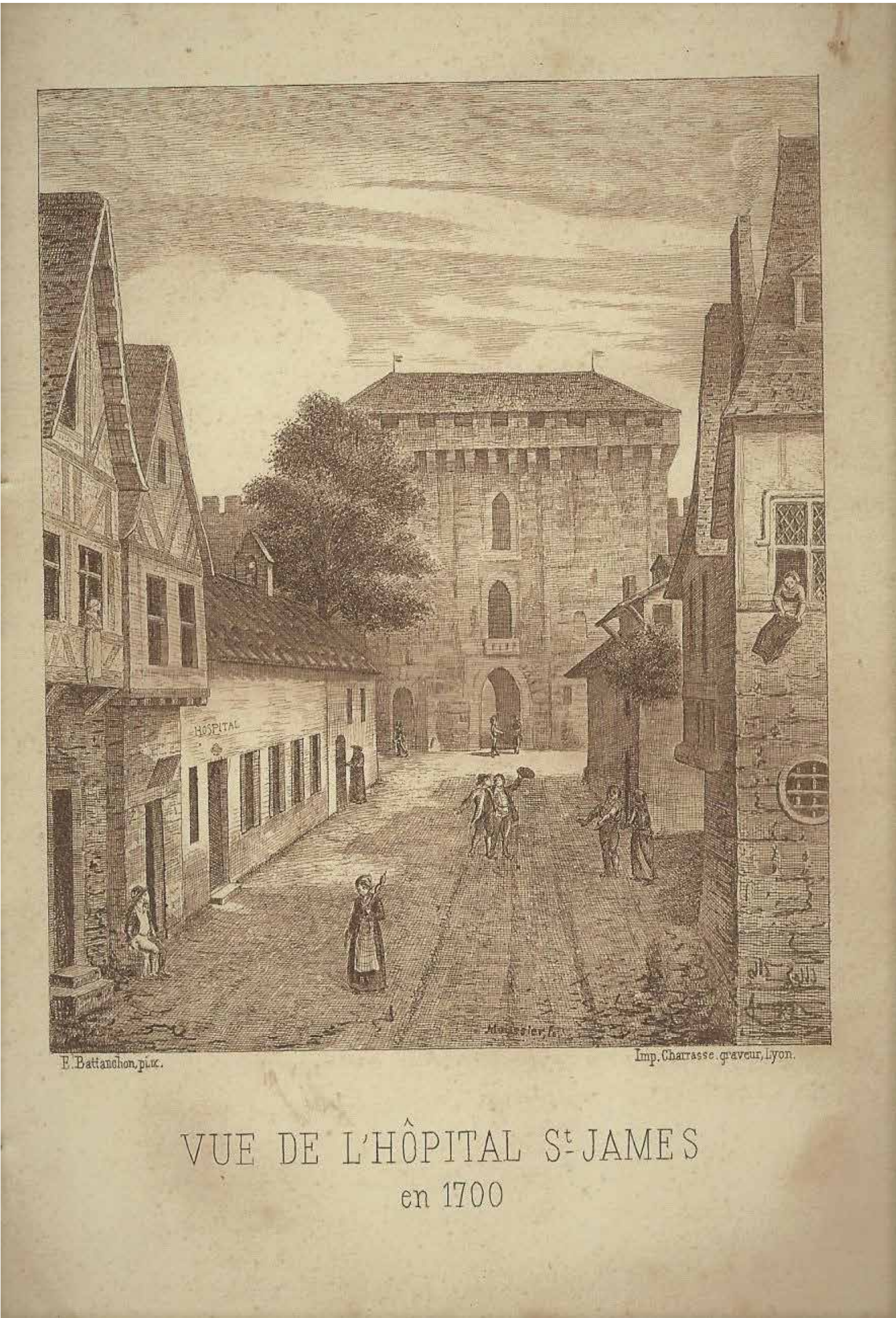
Afin de répondre à cette nouvelle fonction, l’hôpital de Libourne se dota de sœurs de la Charité appelées également sœurs Grises. Elles ne faisaient pas vœu de contemplation mais étaient au contraire « dans le siècle », c’est à dire qu’elles vivaient au milieu des gens, « mêlées au monde ». Elles se consacrent tout de suite aux pauvres, les visitent en ville ou en campagne ; puis, les sœurs grises se consacrèrent aux hôpitaux où elles devinrent indispensables. Elles arrivent au nombre de trois, à l’hôpital de Libourne en 1725, et leur nombre ne cesse de croître jusqu’au début du XXe siècle, où on les retrouve encore au sein de l’hôpital jusque dans les années 1960. Elles firent pro-



« registre des morts de l’hôpital », AML*

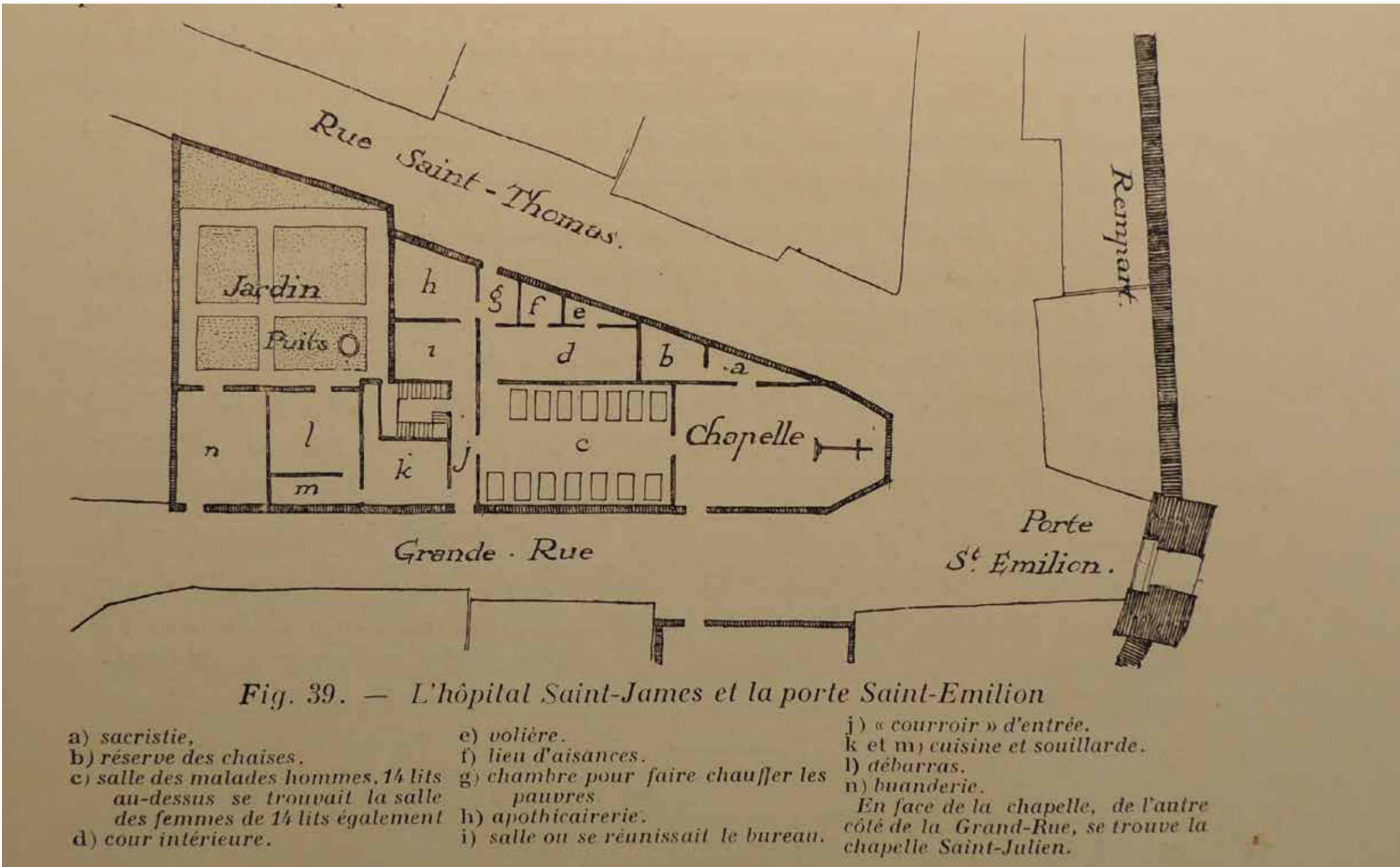
gresser l’usage des remèdes à base de plantes, l’usage de l’apothicairerie et instaurèrent un règlement très strict auprès des malades. Elles ne pouvaient cependant pas soigner certaines pathologies comme les maladies contagieuses ou encore les filles de joie.

*En juin 1730, l’hôpital Saint James devient indépendant de la municipalité, même si ce sont toujours les mêmes notables que l’on retrouve aux postes de décision. L’hôpital s’agrandit, devient plus riche grâce aux nombreux dons et legs, nous sommes alors dans une période marquée par la bienfaisance, concept neuf de ce siècle des Lumières : pratiquer l’amour des hommes est un devoir et un souci pour tout esprit éclairé, et le concept ancien de charité dictée par la piété est vite dépassé. Restent cependant exclus de cet esprit de bienfaisance éclairée, les mendiants et vagabonds, les prostituées, pourtant atteintes de syphilis, et les « contagieux ». Les femmes ont leur propre salle en 1731, séparée de celle des hommes. Cependant, on couche encore pêle-mêle plusieurs malades dans chaque lit, sans aucune idée sur la transmission des maladies. Les enfants malades sont rarement soignés à l’hôpital, on y trouve surtout des enfants abandonnés en transit avant d’être transférés sur Bordeaux.



gravure de Battanchon, publiée en 1864

*Ce n’est qu’à partir de l’édit royal de 1695 que l’hôpital St James revient aux mains de la municipalité qui reprend la gestion et l’entretien de l’hôpital après l’épisode de la Fronde qui le mit à mal. Il se compose alors d’une seule grande salle unique de huit « châlits », avec très peu de meubles et une chapelle en très mauvais état. Il faut alors trouver des fonds pour restaurer l’hôpital et améliorer le sort des « pauvres malades ». Le 12 décembre 1698, sous forme de déclaration royale, le roi Louis XIV met en place la première loi hospitalière qui régit l’organisation interne des établissements hospitaliers. Le règlement organise le pouvoir des directeurs, de l’administration, des religieux et met en avant les devoirs du trésorier en poste pour trois ans. L’hôpital est ainsi dirigé par le premier magistrat de Justice de la ville (article I) ou par les élus de la ville (le maire par exemple), le curé de la ville peut également être présent.



plan de l’hôpital St James tiré de l’ouvrage de Royer Jean, Libourne son passé, son état actuel, son avenir, Bibliothèque de l’institut d’urbanisme de Paris, Nelson Seguin éditeur, Libourne, 1929

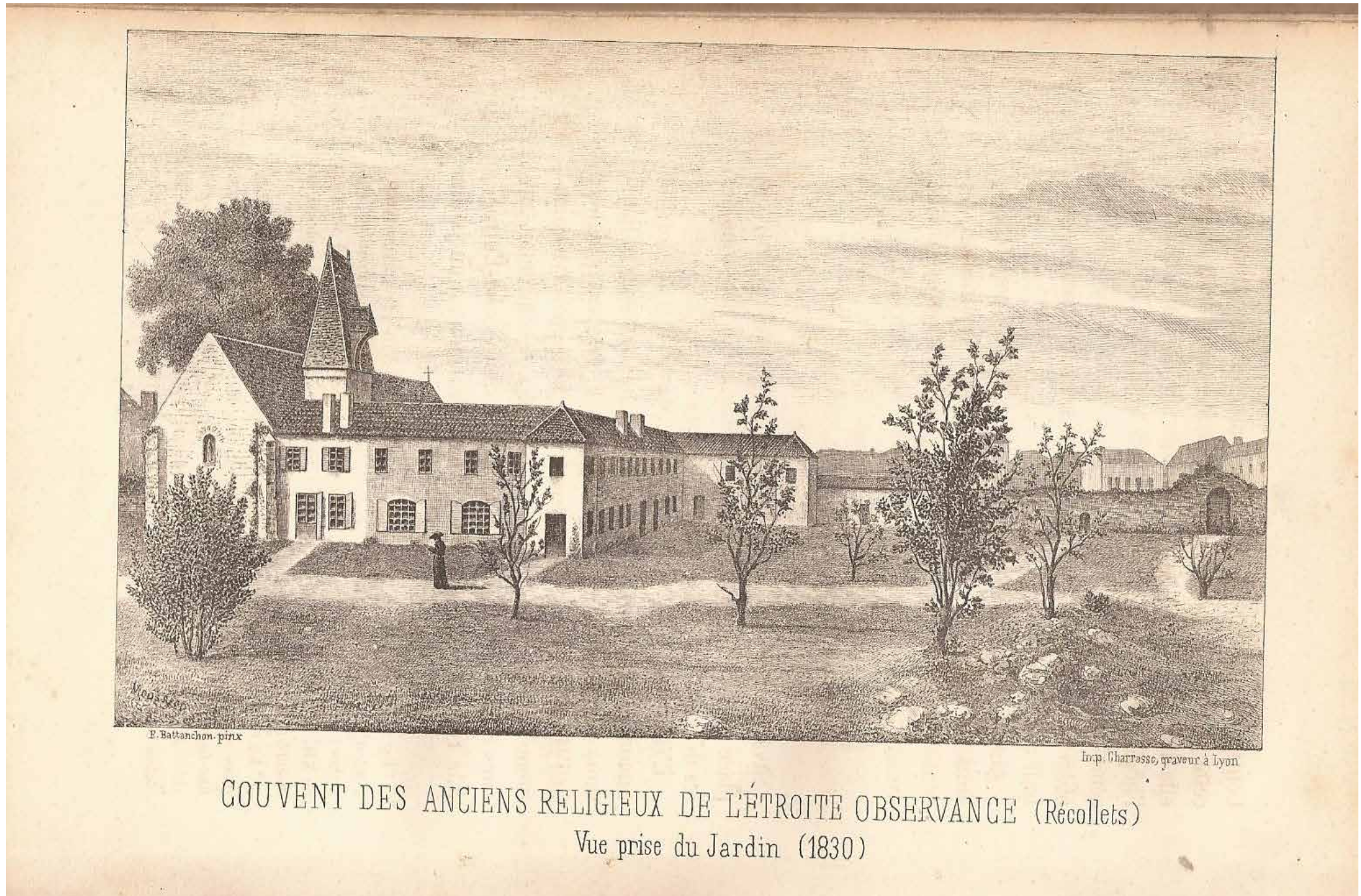
*AML : archives muncipales de Libourne

L'Histoire, DES HÔPITAUX DE LIBOURNE

par Céline Ponthier-Sellier, auteure de « L'histoire des établissements hospitaliers de Libourne »

En 1781, l'hôpital Saint James devient également officiellement un hôpital mixte, c'est à dire à la fois militaire et civil : les soldats ou les marins sont depuis longtemps soignés au sein de l'hôpital (on en retrouve des traces dès le début du XVIIe siècle), sont de plus en plus nombreux au sein de l'hôpital et la concurrence entre les soldats et les malades civils devient importante : il faut choisir. Pour mettre fin à cet état de chose, une partie des salles et de l'hôpital devient militaire ; on entreprend des travaux d'agrandissement. Le règlement pris par les militaires concernant l'hygiène, l'organisation des soins, est très précurseur et va permettre à Saint James de se moderniser et de devenir plus efficace : « il faut mettre en place différentes salles pour y traiter différentes maladies (séparation des contagieux et des vénériens des autres malades) ; les lits seront numérotés pour faciliter la visite du médecin major et pour la distribution des médicaments et de la nourriture ; les blessés de grande blessure et les malades de maladies dangereuses seront couchés seuls et même en temps de guerre sur des fourniture entières » ce qui ne se voit alors jamais dans les hôpitaux de charité.

Le temps de la Révolution Française va bouleverser l'hôpital Saint James : les denrées se font rares, on a du mal à alimenter les quelques malades qui s'y trouvent. Les soldats sont de plus en plus nombreux, la guillotine arrive depuis Bordeaux par bateau en novembre 1793 et est installée sur la place devant l'hôtel de ville, la suspicion et les procès n'épargnent par l'hôpital. Les Sans Culottes surveillent la ville et ordonnent l'exclusion des sœurs et leur mise en prison, malgré les protestations timides des administrateurs de l'hôpital en mai 1794 : il faut rapidement les remplacer, et trouver un nouveau personnel, qui s'avère par la suite incapable de soigner les malades. On les libère quelques temps plus tard et on les retrouve sous l'appellation de citoyenne dès l'année 1795 au sein de l'hôpital. L'hôpital est alors très délabré et privé de ses nombreux revenus. La priorité est alors de retrouver des fonds.



deux gravures extraites de Burgade E, Histoire de l'hôpital de Libourne, Imprimerie Delmas Bordeaux, 1867

*Sous le règne de Napoléon 1er, l'hôpital va vivre encore des heures sombres : de nombreux soldats blessés lors de la guerre d'Espagne (1808-1810 puis 1813) sont évacués depuis Bordeaux sur Libourne, qui croule sous le nombre de plus en plus importants de malades et blessés. Il faut ouvrir un hôpital temporaire dans les casernes, et même évacuer sur Périgueux les moins touchés. On manque de tout : lits, couvertures, personnel, vivres, remèdes. On a peur des épidémies. La mortalité est importante. L'hôpital Saint James atteint ses limites, et on doit faire un choix : soit on agrandit l'hôpital en achetant des maisons attenantes et en alignant les rues, soit on choisit un autre lieu, plus vaste et plus aéré : c'est ce qui est décidé en 1831. L'hôpital St James acquiert le couvent des Récollets, et les travaux du nouvel hôpital peuvent commencer.

L'hôpital du XIXe siècle, hôpital des Récollets (1835-1912)

La mise en route du nouvel hôpital baptisé dans un premier temps Saint Philippe, puis Louis Philippe et enfin l'hôpital des Récollets (en lieu et place de l'actuelle médiathèque de Libourne) a lieu pendant l'année 1835. Il faut attendre une petite décennie pour que les médecins commencent à réclamer de nouveaux lieux de soins, de nouveaux matériels : en effet, l'hôpital ne possède pas à sa création de morgue (appelée «salle des morts»), de pharmacie moderne, de salle de bains pratique. En 1854, une salle « pour l'opération des malades » est mentionnée mais elle n'a toujours pas l'air de fonctionner. En fait, les médecins semblent opérer dans les salles communes ou juste à côté de celles-ci, en promenant les instruments de chirurgie. Le cas de l'internement des aliénés est également au centre des préoccupations des administrateurs, mais cela reste encore très rudimentaire : des cellules en bois sont installées à côté de la porcherie de l'hôpital, dans lesquelles les fous-déments sont attachés avant leur transfert vers Bordeaux ou vers Cadillac. Le dernier quart du XIXe siècle est le temps des grandes avancées quant à la médecine, aux soins et à la gestion des malades ; Libourne crée un Hospice des Vieillards (pour les « gâteux ») qui jouxte l'hôpital des Récollets. Cependant, l'hôpital est en permanence en travaux, les latrines sont vétustes et débordent constamment, les toits prennent l'eau, et les médecins se plaignent de leurs conditions de travail. Les inspections d'hygiène se multiplient et montrent un état sanitaire général précaire. Libourne n'échappa pas aux grandes épidémies du siècle (choléra, dysenterie, fièvre typhoïde, variole) sans oublier les malades courants que sont les galeux, les teigneux et les syphilitiques qui sont enfin acceptés à l'hôpital. Il fallut s'organiser, ouvrir des hôpitaux temporaires comme en temps de guerre...

Une nouvelle fois, l'hôpital semblait trop réduit pour le nombre de malades et nécessitait de nombreux travaux. On échaafauda des devis et de nombreux projets... Mais une affaire venue d'Amérique mit fin aux tergiversations : Etienne-Alexandre Sabatié, natif de Libourne et ayant fait fortune à San Francisco, fit un legs prodigieux en 1896 à la ville de Libourne de plusieurs millions de francs-or, à condition que cette somme soit employée « à une œuvre de bienfaisance ou d'utilité publique ». De nombreux projets furent proposés, jusqu'à ce qu'en 1904 tout le monde se mette d'accord sur l'idée de la construction d'un nouvel hôpital. Des terrains viticoles furent acquis par la municipalité, on commença les travaux du nouvel établissement pavillonnaire situé sur l'actuelle rue de la Marne : on prévoyait alors 284 lits civils et militaires, dont 132 pour les vieillards de l'hospice .

L'inauguration eut lieu en grandes pompes en présence de ministres le 20 octobre 1912. Une nouvelle ère s'ouvre alors.

*AML : archives municipales de Libourne



carte postale AML*

L'Histoire, DES HÔPITAUX DE LIBOURNE

par Céline Ponthier-Sellier, auteure de « L'histoire des établissements hospitaliers de Libourne »

L'entrée dans le XXe siècle, l'hôpital Sabatié

L'hôpital aussitôt ouvert et à peu près en état de fonctionner est plongé dans la guerre: les pavillons militaires de l'hôpital Sabatié commencent très vite à être débordés, et on décide de ré-ouvrir le vieil hôpital des Récollets afin d'y accueillir les soldats convalescents. Devant l'afflux des blessés, on décide d'en envoyer également à l'hôpital auxiliaire de Castillon la Bataille. Les soldats sont d'origine diverse, belges, anglais, prisonniers allemands, troupes coloniales.

Les bâtiments publics sont réquisitionnés, les écoles primaires, le collège de garçons, tout est organisés pour l'accueil des soldats et des réfugiés qui arrivent en masse à Libourne. Le personnel doit faire face aux problèmes de ravitaillement, de pénurie qui touchent également le nouvel hôpital.



carte postale AML*



carte postale AML*

Le 14 juillet 1919 fut le moment d'une grande fête de la victoire, donnée à l'hôpital avec menu de fête et musique. On commande des bouteilles de vin vieux pour tous les pensionnaires et les employés (environ 73 bouteilles). Elisée Clerjaud, maire de Libourne, demande la livraison de « deux cigares pour chaque militaire et un cigare pour les malades civils et les vieillards ». C'est le temps des réjouissances et des espoirs de paix pour toujours.

Tous les projets de modernisation ont été stoppés par la guerre mais ne sont pas pour autant oubliés.

La période de l'entre deux guerres fut des années fondamentales pour l'hôpital-hospice Sabatié



carte postale AML*

On peut dire que c'est à partir de l'après-guerre que l'on entre de plain-pied dans le siècle nouveau. C'est une période de véritable accélération, de croissance, de réformes, de découvertes scientifiques, pendant laquelle l'hôpital se transforme bel et bien : le nombre des malades augmente, de nouveaux services apparaissent, de nouveaux emplois sont créés, l'hôpital devient un véritable centre de soins. Deux bâtiments emblématiques sont construits pour les grands payants (celui de Charles Robert et celui de Gustave Petit, la future clinique du Libournais), un service d'hydrothérapie, une pouponnière et un véritable service de pédiatrie sur le modèle de ce qui se faisait à Bordeaux, un service de radiographie lancé par le professeur Bergonié, une maison de retraite, un laboratoire d'analyse dans la pharmacie etc. Le potager se modernise, et produit une grande quantité de légumes nécessaires aux repas des malades. Le personnel devient plus nombreux et les règlements s'affinent. L'hôpital décide d'intégrer l'Union Hospitalière du Sud-Ouest dès 1924.

Et pourtant, paradoxalement, c'est aussi une période qui connaît de grandes difficultés économiques, où la misère persiste et s'amplifie. Les revendications du personnel et les

nouvelles lois sociales font changer les conditions de travail : c'est pendant ces deux décennies que l'on vit se développer le mouvement mutualiste, la création des assurances sociales et l'application des grandes lois d'assistance prises par la IIIe République (lois de 1928 et 1930). Les plus grands changements entrèrent à l'hôpital en 1936 (congrés payés, semaine de 40 h) mais furent très difficilement appliqués. De nombreux rappels à la loi furent faits par le préfet pour leur mise en application.

L'épisode de la deuxième guerre mondiale

Il toucha également de plein fouet l'hôpital-hospice Sabatié : l'hôpital se retrouve en zone occupée, les allemands prennent possession des bâtiments militaires peu de temps après la signature de l'armistice, un nouveau directeur est nommé par Vichy. L'administration au départ résistante aux troupes d'occupation devint ensuite résignée et contrainte d'obéir au directeur nommé par la préfecture : certains soignants déserte pour entrer dans la résistance, les autres restent en place et essaient de faire face, tandis que d'autres versent dans le marché noir et la collaboration.

Le moment de la Libération fut une période agitée pour l'hôpital Sabatié, les archives sont interrompues fautes de commissions administratives, et les traces sont succinctes ; c'est au début de l'année 1945 que tout commence à rentrer dans l'ordre, et que nous retrouvons l'hôpital, dans un piteux état certes mais toujours debout. Les affaires se règlent parfois dans la douleur. Il faut repartir de zéro. L'immédiat après guerre reste difficile pour l'approvisionnement général, mais les administrateurs essaient par tous les moyens de se procurer des vivres et des médicaments.

L'ordonnance du 4 octobre 1945, qui unifie les Caisses d'assurances sociales prévues par les lois de 1928 et 1930 fonde la Sécurité Sociale. Seuls au départ les salariés sont concernés. Les caisses d'allocations familiales gardent leur autonomie, alors qu'elles devaient au départ être intégrées.

La Sécurité Sociale est pleine de l'esprit de la Résistance et du programme qu'elle avait éditée. C'est un outil de cohésion sociale et de solidarité qui apparaît dans le préambule de la Constitution de la IV République. Cette réforme est complémentaire de celles des années 41 et 43, et ouvre l'hôpital à tous.



Collection privée

*AML : archives municipales de Libourne

L'Histoire, DES HÔPITAUX DE LIBOURNE

par Céline Ponthier-Sellier, auteure de « L'histoire des établissements hospitaliers de Libourne »

Les années 50 et 60,

Années fastes de la pleine croissance économique des Trente Glorieuses, permettent à l'hôpital devenir plus important et plus moderne, mais on commence à manquer de place et l'hôpital du début du siècle commence à devenir vieillot. Il faut le rénover pour faire face à la concurrence bordelaise.



La loi du 31 décembre 1970 institue le service public hospitalier et organise la planification sanitaire. Le territoire est divisé en régions sanitaires, subdivisées en 256 secteurs sanitaires d'environ 200 000 habitants (sauf pour Paris, Marseille et Lyon)

Le secteur hospitalier est touché par le VIème Plan, présenté en 1970, pour la période de 71 à 75. On prend en compte les besoins de la population, et il y a une réelle volonté politique de mettre l'hôpital au centre des préoccupations. Le nouvel hôpital de Libourne construit en 1971 en est le parfait exemple.



La réalisation et la mise en route de l'hôpital Robert Boulin

Au cœur des années 60, « Accueil », « confort », « bien-être », « humanisation », « qualité », « droits », « bien-traitance », ces mots se succèdent et tissent la trame d'une mutation profonde de l'hôpital. A ce moment là de l'histoire de l'hôpital, on édite un petit livret broché faisant le point sur l'établissement avec nombre de renseignements chiffrés : la superficie de l'hôpital comprend plus d'un hectare de bâtiments et de six hectares de parc, que l'hôpital doit faire face aux besoins de 9 cantons (près de 100 000 hab) et que sa capacité est de 660 lits (dont 536 lits boxés, soit 81% de sa capacité). L'agrandissement et la modernisation de la maternité (40 lits) en « fait un des plus beaux services d'Europe ».



« Un plan directeur est actuellement à l'étude en vue de déterminer la politique générale d'expansion et de modernisation qui sera suivie durant les décades à venir ».

Dès 1965, un projet entier de refonte de l'hôpital Sabatié voit le jour; on étudie l'idée de construire un nouvel hôpital, un « Hôpital an 2000 ». En effet, l'hôpital pavillonnaire n'est plus à la mode et n'est plus assez pratique, et les effectifs de l'hôpital de Libourne n'ont cessé d'augmenter.

C'est en 1966 que le ministère de la Santé donne son agrément technique à la construction du nouvel hôpital, d'un coût de 24 millions (40% pour l'État et le reste à la charge de l'établissement, qui doit emprunter). En juillet 68, est créé un poste de sous-directeur de l'hôpital afin de « s'occuper des travaux d'agrandissement et de modernisation ».

Député-Maire de Libourne de 1959 à sa mort en 1979, Robert Boulin, alors également ministre de la Santé et de la Sécurité Sociale de 1969 à 1972, décide de porter ce nouveau projet. M Henri Jean Calsat, spécialisé dans la construction d'hôpitaux, a longtemps travaillé dans les anciennes colonies, et est devenu à ce titre conseiller pour l'OMS : il devient l'architecte du nouvel hôpital de Libourne.

Les travaux commencèrent deux ans plus tard, après la signature de 21 marchés adjudicataires entre 1967 et 1968. La première pierre du monobloc est posée le 31 mars 68, « au cours d'une cérémonie à allure de fête qui est encore dans les mémoires (...) M R Boulin, maire de Libourne, secrétaire d'état à l'économie et aux finances, a posé la première pierre de l'édifice sous la forme d'une coulée de béton » (extrait de l'article publié dans Le Résistant, le 13 avril 68).

Au bout de trois ans de travaux, le nouvel hôpital peut enfin fonctionner. Robert Boulin inaugure le 25 septembre 1971, le nouveau « centre-médico-chirurgical du Libournais », centre hospitalier général classé dans le premier groupe de la deuxième catégorie des hôpitaux (le premier groupe étant celui des CHU). L'hospice est étendu dans les anciens pavillons libérés, et devient suite EHPAD (Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes).

Une première école d'infirmières est ouverte en septembre 72 avec la première promotion de 31 élèves. On inaugure un self de demi pension pour le personnel, entre le nouveau bloc et le pavillon Robert Petit, choix stratégique entre le moderne et l'ancien, qui permet de faire la jonction entre les deux établissements...

Parmi les nouveaux services mis en place dans l'ancien hôpital, furent créés un service pour les malades en insuffisance rénale et un service d'orthopédie ultra performant en avril 75. L'ouverture de l'aile sud en 1976, le projet d'accueil des urgences, et du service de réanimation en 1977 poursuivent l'agrandissement et la modernisation du nouvel hôpital Robert Boulin.

Un des projets les plus importants de ces premières années fut sans conteste, celui de la création de l'hôpital Garderose. Il s'agit d'un troisième hôpital psychothérapique départemental, construit sur des terrains qui longent la Dordogne, donnés par la mairie de Libourne au Conseil Général. Les premiers services ouvrent leurs portes au mois de septembre 74, puis d'autres au dernier trimestre 74 et début 75 ; 400 emplois sont immédiatement créés. Le nouvel établissement n'aura pas l'appellation d'hôpital psychiatrique car il a en son sein d'autres services de malades de « moyen » ou « long » séjour.

L'inauguration de Garderose par Mme Simone Veil, alors ministre de la Santé, a lieu le 6 janvier 75

Auparavant, le 1er janvier 75, le service de psychiatrie adulte, le pavillon 10 de Sabatié, avait déménagé le long de la Dordogne : « ce n'était pas un événement commentèrent certains, car, par tradition, les psychiatres et leurs malades n'ont jamais eu d'autre vocation que faire et défaire leurs bagages ».



La mort tragique de Robert Boulin laisse l'hôpital de Libourne orphelin en 1979 ; un vibrant hommage lui est rendu à la fin de l'année 1979 ; la proposition de nommer le monobloc du nom de Robert Boulin, en mai 1980, est de suite acceptée et votée à l'unanimité, le baptême de l'édifice a lieu le 28 octobre 80. Les travaux de modernisation et de transformation continuèrent néanmoins jusqu'au projet et à la réalisation du NHL.

Illustrations : archives du Centre hospitalier de Libourne